Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 13

Artikel: Une juste revendication
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-192264

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ment de Mlle Dupuis. Il monta, exhiba un jugement en règle, et saisit les meubles de la fille du vieux soldat.

J'étais absente en ce moment, et lorsque je revins, il était trop tard; je ne pouvais plus rien, que consoler, soutenir, encourager, si c'était encore possible.

Mais quelle misère et quel abandon.... Les murs nus, le foyer éteint. Le pauvre lit de la grand'mère avait seul été respecté. Rose avait supplié, en pleurant, pour que l'on emportât sa petite couchette aux rideaux blancs, et qu'on laissât le grand fauteuil de la pauvre vieille affligée.

J'encourageai de mon mieux mes deux voisines désolées. Je pleurai avec elles, je priai Rose d'accepter, en attendant mieux, un peu d'argent que je pouvais mettre à sa disposition, et quelques meubles qui trouvaient difficilement place, — lui dis-je, — dans mon appartement trop petit. Puis je quittai les deux pauvres femmes, engageant Rose à prendre courage, à se souvenir de son père, à se remettre au travail en se confiant à Dieu.

Le lendemain, je reçus, de grand matin, une dépêche qui m'appelait loin de Paris, auprès d'une vieille parente malade.

Je fis donc à la hâte mes préparatifs de départ, et comme je voulais dire adieu à ma voisine Rose, je l'appelai doucement. Elle ne tarda pas à se montrer à sa fenêtre.

— Ma bonne petite Rose, je pars pour un mois; je vais à la campagne, soigner une parente malade, — lui dis-je. — Promettez-moi de bien travailler, de m'écrire, de penser aux amis qui vous restent, et d'espérer en Dieu... Ne vous laissez pas abattre par le chagrin; vous êtes jeune, vaillante et bonne. A votre âge, la réparation est facile, et l'avenir est grand.

— Oh! oui, c'est ce que je me dis... Quand on n'a pas vingt ans on peut encore, n'est-ce pas? prospérer, se réjouir, redevenir heureuse. Oui, Madame, j'ai confiance en l'avenir, en mes amis. Et Philippe, avec sa tante, doivent venir ce matin, je leur ai écrit hier... Au revoir, bonne chère Madame, n'ayez pas peur pour moi. Vous le voyez; je ne pleure plus. Philippe viendra, j'en suis sûre, et... j'espère.

Ce furent là les derniers mots que je lui entendis prononcer. Et, en ce moment où je pense si tendrement à elle, tout m'est encore présent comme si je l'avais vue hier: le son de sa voix, la douceur de son regard, la grâce de son geste, le charme enfantin de son sourire.

Elle tenait sa petite main étendue, en se penchant vers moi. Mais son beau front fier et pur relevé vers le ciel bieu, le clair rayon de ses yeux souriants, l'expression joyeuse de son regard et l'accent pénétrant de sa voix, tout en elle disait: « J'espère. »

Tout près d'elle, cependant, et presque sous ses doigts, les dernières fleurs de son rosier s'effeuillaient une à une. Le vent d'orage, qui caressait et soulevait ses boucles blondes, emportait en passant les pétales de neige et les dispersait au loin, comme autant de belles joies éteintes et d'espérances envolées.

Les brumes déjà flottaient, les feuilles jaunies tombaient, l'automne était venu, lorsque, six semaines plus tard, je rentrai à Paris. Rose ne m'avait point écrit, et je ne m'en inquiétais pas beaucoup, puisque je la savais un peu oublieuse et légère. Et je me disais que probablement, à mon retour, elle aurait, comme grande nouvelle, son prochain mariage à m'annoncer.

Je m'avançais suivie de mon commissionnaire, et je venais de tourner le coin de la rue, lorsque je m'arrêtai brusquement et je me penchai en avant pour mieux voir. Il me semblait distinguer, à quelques pas de moi, le reflet de deux flambeaux vacillant devant notre porte.

Je ne m'étais pas trompée. Le rayon faible d'une lumière tremblante et pâle se jouait dans les vitres de la boutique voisine, et dans les flaques d'eau qui bordaient le trottoir. Puis deux ou trois personnes, qui suivaient la rue en venant à moi, passèrent, en se signant, devant l'étroite entrée. Et je les vis étendre la main, répandant, sur le lit funèbre de quelque mort inconnu, la dernière goutte d'eau bénite.

Toute surprise, presque effrayée, je hâtai le pas. Un instant apres j'aperçus, tristement ouverte, la porte de notre allée; une étroite draperie blanche encadrant, comme un voile, un cercueil blanc, tout fleuri, déposé sur le seuil.

— Oh! qui donc est là? qui donc? — m'écriai-je effrayée, interrogeant du regard l'immobile blancheur du cercueil.

Alors madame Bourrichon, qui m'avait aperçue, s'élança du fond de son comptoir, m'entraîna dans son magasin.

— C'est Rose, la petite Rose, qui demeurait au cinquième, en face de vous, sur la cour, me dit-elle, lorsque, — pour me remettre, disait-elle, de ce saisissement, — elle m'eut apporté un grand verre d'eau sucrée.

— Rose? la pauvre chère Rose?... Je l'ai pensé, j'en avais peur... Mais, mon Dieu! comment... comment a-t-elle pu mourir si tôt?... Elle était si jeune et si gaie! elle paraissait si forte et si vive!

— Pas si forte que vous croyez, Madame, — me répondit l'épicière en hochant lentement la tête, d'un air grave et sentencieux. — D'abord ne vous avait-elle pas dit que sa mère était morte de la poitrine?... Eh bien! la pauvre enfant s'en ressentait, probablement sans le savoir. Et, depuis qu'elle passait les nuits, pour pouvoir aller souvent au spectacle et au bal, elle avait pris froid. Il lui était venu une petite toux sèche, qui n'annonce rien de bon quand elle s'attaque aux jeunes filles... Et puis, les soucis, la misère! Et enfin, cette affaire de mariage manqué!... Pour moi, voyez-vous, ç'a été tout justement sa fin.

— Qu'est-il donc arrivé!... Elle espérait tant en lui! — m'écriai-je.

(La fin au prochain numéro).

Une juste revendication. — Les garçons de café de Paris viennent d'adresser au comité de la chambre syndicale des restaurateurs et limonadiers du département de la Seine une pétition dans laquelle ils demandent qu'on leur permette de porter toute leur barbe et même, si tel est leur bon plaisir, leur moustache.

Ils font cette réclamation au nom de leur dignité d'homme et de la liberté individuelle; et ils ont certes bien raison. L'habitude seule les condamne aux favoris en côtelette et au menton rasé, ce qui, le plus souvent, ne va pas du tout à leur physionomie.

En effet, y a-t-il rien d'aussi laid, d'aussi fade, comme une tête ainsi arrangée?... Les pauvres diables qui sont tenus à cet uniforme qui les efféminent ont toujours l'air de gens qui ont mal au cœur. On reconnaît le valet de chambre et le garçon d'hôtel à première vue; il n'y a pas à s'y tromper.

Et les vieux, ceux qui depuis longtemps ont quitté le métier, ne leur reste-t-il pas toujours la binette de l'emploi?

« Je serais une femme, nous disait un jour quelqu'un, je ne voudrais pas d'une telle figure pour tout l'or du monde! »

On comprend donc parfaitement que les garçons de café se révoltent contre un usage ridicule, et qu'ils veuillent pouvoir dire, avec les autres personnes de leur sexe, que « du côté de la barbe est la toute-puissance. »

A propos de leur pétition, Francisque Sarcey fait ces spirituelles et amusantes réflexions:

« Il y a quelques années, dit-il, j'ai eu pour domestique un grand diable, ancien soldat, qui avait gardé une énorme barbe de sapeur.

» Il n'eût consenti à la couper ni pour or ni pour argent; elle lui encadrait admirablement la figure, qu'il avait très énergique. Cette barbe était un sujet perpétuel de plaisanteries. On s'étonnait que je ne la fisse pas tomber:

» — Mais, disais-je, voilà un garçon qui me sert très bien; il n'a qu'un plaisir au monde, c'est sa barbe. Pourquoi voulez-vous que je l'en prive? Il sera de mauvaise humeur, il fera mal le ménage; la belle avance pour moi!

» — Mais il n'a pas l'air d'un domestique.

» — Eh mais, répondais-je, c'est peut-être pour n'avoir pas l'air d'un domestique qu'il tient à sa barbe.

» Et ne retrouve-t-on pas ce sentiment exprimé dans la pétition des garçons de café, quand ils vous disent qu'ils sont « poussés par le souci de leur dignité? »

» On dira sans doute que ce sont là de bien grands mots; mais, au fond, ces braves gens ont raison, et je vous assure que je m'habituerais à voir, sans en être scandalisé, ma tasse de café apportée et servie par un bipède orné de toute sa barbe. »

Un nouveau truc.

Je croyais connaître, dit Francisque Sarcey, dans le le *XIXe Siècle*, tous les trucs de la mendicité à domicile. Il n'y en a guère dont je n'aie été victime. En voici un que j'ai appris, ces jours derniers, à mes dépens:

C'était à l'heure du déjeuner; j'avais